

HÉBERT, BERTRAND et PAT LAPRADE. *Le Géant Ferré, la huitième merveille du monde*. Montréal, Hurtubise, 2020, 598 p. ISBN : 978-2-89781-527-1

Bertrand Bergeron

Volume 19, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082769ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082769ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2021). Review of [HÉBERT, BERTRAND et PAT LAPRADE. *Le Géant Ferré, la huitième merveille du monde*. Montréal, Hurtubise, 2020, 598 p. ISBN : 978-2-89781-527-1]. *Rabaska*, 19, 279–283. <https://doi.org/10.7202/1082769ar>

individuelles et collectives. Selon le principe des « trois R » (« Réemploi », « Rejeu » et « Reconstruction »), les traditions orales, qui interfèrent avec les écrits et qui, par l'oubli et le caractère sélectif de la transmission, savent s'adapter à la situation et aux besoins d'événements nouveaux, font l'objet de commémorations, de mise en scène qui les ritualisent jusqu'à fournir un scénario cohérent aboutissant à une reconstruction. Aussi, comme plusieurs autres contributeurs, il préfère parler non de *L'Invention de la tradition*, titre de l'ouvrage de Hobsbawm et Ranger (1983), mais de la « réinvention de la tradition », processus qui doit attirer l'intérêt de l'historien.

En résumé, voilà un ouvrage bien stimulant qui, ouvrant de nombreuses pistes de réflexions, ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui – historiens, ethnologues ou simples collecteurs – se trouvent confrontés à des traditions orales qui ne livrent leur substantifique moelle qu'au prix d'une bonne connaissance des lois spécifiques qui régissent leur transmission.

FAÑCH POSTIC

Membre associé au Centre de recherche bretonne et celtique
Université de Bretagne occidentale, Brest

HÉBERT, BERTRAND et PAT LAPRADE. *Le Géant Ferré, la huitième merveille du monde*. Montréal, Hurtubise, 2020, 598 p. ISBN : 978-2-89781-527-1.

Parvenu à un âge certain, *Le Géant Ferré* est l'un de ces livres qu'on lit lové au cœur de ses souvenirs. Un mien grand-père maternel, un taiseux résolu de Saint-André-de-l'Épouvante, adorait la lutte. Il s'était procuré l'un des premiers téléviseurs de son village. Tous les mercredis soirs, il se transformait en fervent adepte de la religion cathodique et, les yeux rivés à l'écran, il perdait toute notion de l'espace et du temps. *La Lutte*, commentée par le volubile Michel Normandin (1913-1963), était diffusée en direct du Forum de Montréal à 21 heures après le tout aussi incontournable téléroman *La Famille Plouffe*, et sa popularité était telle qu'elle se classait au septième rang des vingt émissions les plus populaires de Radio-Canada, rassemblant 1 495 000 spectateurs (www.broadcasting-history.ca). Une telle fréquentation aurait dû inciter Sophie Imbeault à l'inclure dans son encyclopédie *Une histoire de la télévision au Québec* (Fides, 2020). Mais il n'en est rien et cette absence est pour le moins étrange. L'autrice considérait-elle ce sport-spectacle indigne de figurer dans son catalogue ?

Presbytie oblige, mon grand-père s'asseyait au fond de la cuisine, et au fur et à mesure du déroulement des combats, il s'approchait insensiblement de l'appareil, attiré par un tropisme irrésistible. On le voyait lutter avec lui-même pour ne pas sortir de ses gonds, réprimant difficilement les invectives

qui voulaient forcer la barrière de ses mâchoires crispées. Une de mes tantes assistait régulièrement aux combats de lutte dans un centre sportif de Jonquière et ceux qui l'accompagnaient demeuraient interdits devant sa métamorphose. De femme discrète et réservée, elle se transformait en partisane fanatique, égrenant un chapelet de jurons dont quelques-uns auraient mérité une mention dans *Le Guide raisonné des jurons* de Jean-Pierre Pichette. Le spectacle se déroulait autant dans l'arène que dans la salle, les lutteurs servant d'exutoire à une vie réglée comme du papier à musique.

Les lutteurs ont figuré parmi les héros de mon enfance et de ma jeunesse. Du catalogue nombreux de cette époque ne subsistent plus aujourd'hui que quelques noms : Yvon Robert « le lion du Canada français », Johnny Rougeau, Édouard Carpentier et son complice Argentino Rocca qui luttait pieds nus, ce qui l'autorisait à décocher quelques coups imparables à ses adversaires, Wladek « Killer » Kowalski, Maurice « Mad Dog » Vachon qui revendiquait avec détermination la Sagamie comme son territoire exclusif bien avant la désopilante aventure de Denys 1^{er} Tremblay, le roi municipal de L'Anse-Saint-Jean. Et André Roussimoff, alias Jean Ferré, alias le Géant Ferré, alias André the Giant selon les diverses dénominations sous lesquelles il se produisait dans toutes les arènes sportives du monde. Les lutteurs aiment s'afficher sous des pseudonymes qui cristallisent un personnage qu'ils feront évoluer dans l'arène.

Avec des copains, j'essayais quelques spécialités de ces lutteurs, celles qu'un public avide réclamait pour mettre fin à un combat livré par son héros : la prise de l'ours, celle de l'aéroplane, le marteau-pilon et la célèbre clé de bras japonaise d'Yvon Robert. Cette dernière avait de quoi convaincre que, sans la participation de l'adversaire, elle s'avérait fatale pour son bras sinon pour son omoplate.

Le Géant Ferré est une brique énorme de 598 pages à la mesure du personnage et de ses exploits. Dommage pour les gens de Québec dont la fierté se voit égratignée dans le sous-titre. Le pont de la Vieille Capitale vient de céder sa place au titre de huitième merveille du monde au bénéfice du gentil géant. Le duo de journalistes sportifs Hébert et Laprade a commis un opus tout à fait remarquable. Leur style, clair et sobre, ne s'encombre pas d'effets ostentatoires qui finissent par dissimuler leur sujet. À l'aventure d'une écriture, comme c'est souvent le cas malheureusement, ils ont préféré l'écriture d'une aventure et quelle aventure ! Les chapitres, nombreux, suivent l'ordre chronologique et chacun se termine par une chute qui ouvre sur le chapitre suivant tout en donnant le goût d'y aller voir. Et notre incursion n'est jamais déçue. Tout sur la vie de Jean Ferré nous est révélé à commencer par l'origine de son nom d'adoption emprunté à un héros de la guerre de Cent ans, bûcheron de son état qui aurait défendu un château contre les Anglais.

Il en aurait occis 85 avec sa hache (p. 44). Ne s'étant pas contenté que du nom, les promoteurs en ont fait également un bûcheron, ce qui est faux. Tout au long de l'ouvrage, les auteurs s'emploient à rétablir les faits dissimulés parmi un labyrinthe inextricable de légendes entourant le géant, à commencer par sa taille et son poids qui varient d'un programme à l'autre afin de mousser la stature de Roussimoff. La fantaisie des divers commentateurs s'y donne libre cours, sombrant dans la démesure à propos d'un être déjà plus grand que nature afin d'entretenir la perspective d'une gigantomachie s'il se présentait un adversaire à sa stature.

Rien ne nous est épargné : son appétit gigantesque, ses beuveries phénoménales : Roussimoff est un « grandgousier » doté d'une dalle en pente raide. On lui crédite l'exploit d'avoir ingurgité jusqu'à 117 bouteilles de bière. Tout est énorme chez lui et il ne trouve rien à sa taille aussi bien pour se vêtir que pour se loger. Ses nombreux séjours au Japon en ont souffert, car il trouvait difficilement les choses nécessaires à son confort. Hébert et Laprade rapportent les spéculations entourant la dimension de ses génitoires et la stupéfaction des témoins incommodés par ses magistrales flatulences.

Hébert et Laprade n'hésitent pas à faire de Jean Ferré un héros faustien comme si Roussimoff avait consciemment fait un pacte avec sa maladie : l'acromégalie. Cette dernière est abondamment décrite dans le livre. Il s'agit d'un dysfonctionnement de l'hypophyse occasionné par une tumeur bénigne. Apparu avant la puberté, ce trouble hormonal allonge les os jusqu'au gigantisme pour ensuite les élargir et les épaissir. La chirurgie aurait pu améliorer le pronostic et les conditions de vie du géant, mais celui-ci craignait de ne plus pouvoir lutter et attirer les foules, ce qui est encore faux. Les deux journalistes proposent de l'acromégalie de Ferré une interprétation qui s'appuie sur la légende entourant la vie de Johann Georg Faust (1480-1540) qui aurait pactisé avec le diable. Le géant refusait toute intervention chirurgicale parce qu'il désirait tirer parti de l'extraordinaire avantage que lui procurait sa taille quitte à accepter les conséquences qui s'ensuivraient et qui étaient particulièrement invalidantes : « André a pu, dans une certaine mesure, en profiter [de l'acromégalie], car sa condition de géant lui a donné la possibilité de devenir un lutteur mondialement connu » (p. 84). À cette filiation légendaire pourrait s'en ajouter une autre, complémentaire celle-là : un récit raconte qu'avant sa naissance, Achille fut convoqué par Zeus et s'est vu proposé le choix suivant : une vie longue et sans gloire ou une vie brève et glorieuse. On connaît la suite. Décédé à 46 ans dans une condition physique largement hypothéquée, il est permis de croire qu'André a fait le même choix qu'Achille.

Le Géant Ferré fourmille de renseignements sur le monde de la lutte. Les *marks* (les non-initiés à l'univers de la lutte) ignorent à peu près tout ce qui

se trame en coulisses, car les lutteurs respectent scrupuleusement le *kayfabe* (la loi du milieu). C'est un univers qui a son jargon que Hébert et Laprade déclinent à la fin de leur ouvrage. Un manichéisme primaire offre aux amateurs la possibilité de s'identifier sans hésitation aux lutteurs de leur choix : *heels* (méchants) ou *babyfaces* (gentils). On n'y rencontrera pas un *heel* avec des penchants de *babyface*. On est l'un ou l'autre bien qu'il puisse arriver qu'un *babyface* devienne un *heel* et vice versa. Mais ce changement de statut est savamment planifié par un scripteur en chef chargé d'élaborer des scénarios pour soulever les spectateurs et maintenir leur intérêt au-delà du spectacle. Certains lutteurs sont protégés, c'est-à-dire qu'ils ne perdront aucun combat. D'autres sont des perdants professionnels : on les appelle des *jobbers*. En somme, les lutteurs sont des saltimbanques qui allient performances sportives et artistiques. On leur apprend à vendre, c'est-à-dire à donner tous les signes extérieurs de la souffrance quand ils reçoivent des coups et à se conformer au scénario imaginé par le scripteur. Autant dire alors qu'un spectacle de lutte professionnelle est arrangé « avec le gars des vues » comme on le croit dans les milieux populaires. Même si cette opinion circule parmi les « fans » irréductibles de ce type de représentation, elle n'en rameute pas moins des adeptes fidèles et consentants. Il n'est pas étonnant que les talents de comédien de nombreux lutteurs aient été utilisés à la télévision, au cinéma et même au théâtre. Franck Valois joua dans *Le Cerveau* avec Jean-Paul Belmondo et *La Promesse de l'aube* de Jules Dassin, interpréta un rôle de lutteur dans une pièce de théâtre, *Rabelais*, présentée à l'Élysée-Montmartre et devint garde du corps de deux présidents français : de Gaulle et Pompidou (p. 109). Jean Ferré n'est pas en reste : il a fait une apparition dans *Chez Denise* de Denise Filiatrault, et *Symphorien* et participa au tournage de *La Princesse Bouton d'or*. Peu de contempteurs de la lutte peuvent se prévaloir d'une telle feuille de route.

D'ailleurs, on est en droit de se demander pourquoi ces mastodontes peuvent se donner délibérément des coups assimilables à de véritables voies de fait sur la personne sans encourir la moindre sanction du système judiciaire. Serait-ce que l'arène est toujours considérée comme un espace sacré qui n'est pas redevable à la justice profane ? Ou plus trivialement, ne serait-ce pas plutôt que tous ces nomades qui n'ont de patrie que les centres sportifs et de maison que les chambres d'hôtel sont simplement des athlètes qui se respectent les uns les autres et qui ne font qu'endosser un rôle une fois rendus dans l'arène comme n'importe quel acteur assume le sien en montant sur les planches ?

Et le public dans tout cela ? Les auteurs en parlent peu bien que, sans lui, il ne saurait y avoir de spectacle. Toute cette admiration vouée aux *babyfaces* et ces déchaînements à l'endroit des *heels* ne sont-ils que les manifestations les plus visibles du mécanisme de projection identification à l'œuvre ? Assister

à un match de lutte permettrait de vivre cette nécessaire fonction cathartique qui nous purge de nos penchants les plus inavouables. Ce qui se vit dans cette circonstance sur le mode de la violence et de la vulgarité n'est-il pas ce qui est en jeu au théâtre lors de la représentation d'une tragédie ? Passions exacerbées et passions rentrées peuvent-elles se renvoyer les unes aux autres ? Hébert et Laprade ne touchent pas à cette dynamique, ce qui n'était pas leur objectif. Ils ne se proposent que de suivre à la trace la carrière de Jean Ferré à la manière des éclaireurs apaches. Et sur ce qu'ils ont récolté, ils demeurent incollables.

Je crois que ce livre est une invitation à faire de ce sport-spectacle un terrain ethnologique, analysant de manière approfondie les deux versants de ce phénomène collectif : le côté lutteur et celui du public. Deux imaginaires s'affrontent ou se complètent. Pourquoi la lutte ? L'anthropologie a déjà fourni quantité de réponses, notamment René Girard dans *Violence et sacré*. Ne sommes-nous pas issus d'un univers en perpétuelle opposition : le jour/la nuit, le soleil/la lune, le chaud/le froid, le sec/le mouillé, etc. Il fut un temps où il y avait plus de lions que d'hommes... et maintenant ? *Le struggle for life* de Darwin est-il le dernier mot de la présence hégémonique de l'homme sur notre planète ? Lorsque deux hommes s'affrontent dans l'espace sacré de l'arène, quel est l'enjeu fondamental ? Le Bien contre le Mal ? Les adeptes de la lutte y devinent et y vivent obscurément des pulsions qui ne demandent qu'à apparaître au grand jour, attendant le truchement qui saura traduire dans une langue claire ce qui est vécu dans une sorte de confusion brumeuse. À côté de *Le Géant Ferré*, un autre livre existe, fantomatique celui-là qui attend son chercheur, car le monde de la lutte offre un terrain prometteur. Soyons reconnaissants à Hébert et Laprade d'en avoir indiqué la possibilité.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

LAFOND, PIERRETTE. *Promenade en Enfer. Les livres à l'Index de la bibliothèque historique du Séminaire de Québec*. Québec, Éditions du Septentrion, 2019, 142 p. ISBN 978-2-89791-073-0.

Existe-t-il encore une censure depuis l'abolition de la Sainte Congrégation de l'Index en 1966 dans la foulée de Vatican II ? Si les livres honnis ont désormais rejoint la collection générale des grandes bibliothèques, la censure perdure de manière insidieuse, drapée comme toujours des oripeaux de la bien-pensance. En témoigne cet extrait d'une chronique récente d'Odile Tremblay parue dans une édition du *Devoir* (9 janvier 2021) rapportant un acte de culture du bannissement (*Cancel Culture*) posé par une professeure de l'Université du Massachusetts : « Dernièrement, une enseignante de